

THIERRY COHEN

Si tu existes ailleurs

roman



Flammarion

Extrait de la publication

THIERRY COHEN

Si tu existes ailleurs

roman



Portrait: David Ignaszewski - Kobay © Flammarion

Thierry Cohen est l'auteur de *J'aurais préféré vivre*, *Je le ferai pour toi* et *Longtemps, j'ai rêvé d'elle*, des best-sellers où l'amour, le mysticisme et le suspense dessinent un univers riche d'émotions.



www.thierry-cohen.fr
www.facebook.com/thierrycohen5

Europe 1

Flammarion

Si tu existes ailleurs

Du même auteur

J'aurais préféré vivre, Plon, 2007 ; Pocket, 2008.

Je le ferai pour toi, Flammarion, 2009 ; J'ai lu, 2010.

Longtemps, j'ai rêvé d'elle, Flammarion, 2011 ; J'ai lu, 2012.

Thierry Cohen

Si tu existes ailleurs

roman

Flammarion

www.thierry-cohen.fr
www.facebook.com/thierrycohen5

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8793-8

*À ma sœur Sabrina.
À mes frères Roland, Bruno
et Stéphane.
Pour l'amour que nous
savons partager.*

Prologue

6 avril 1981
Cabinet du docteur Laurens
Enregistrement

Voix du docteur Laurens :

— Veux-tu bien me dire ce que tu vois sur ce dessin ?

Silence

Voix de l'enfant :

— En fait, c'est un petit garçon et sa maman. Ils se promènent. Le petit garçon n'est pas très gentil. Il n'arrête pas de lâcher la main de sa maman. Elle est en colère contre lui.

Silence

— D'habitude, sa maman est belle et elle sourit. Mais là, elle est fâchée.

Silence

— Il y a plein de voitures dans la rue, plein de bruits. Sa maman est fatiguée, elle aimerait rentrer chez elle. Mais l'enfant fait un caprice. Il veut aller jusqu'au jardin pour faire de la balançoire. Sa maman lui dit : « Une autre fois, mon cœur. » Elle l'appelle souvent comme ça : mon cœur. Je sais pas pourquoi.

Si tu existes ailleurs

Silence

— En fait, ça veut rien dire d'appeler quelqu'un mon cœur.

Silence

Voix du docteur Laurens :

— Pourquoi ça ne veut rien dire ?

Voix de l'enfant :

— Ben le cœur, c'est ce qui fait vivre.

Silence

Voix du docteur Laurens :

— Continue à me décrire ce dessin, s'il te plaît.

Voix de l'enfant :

— L'enfant s'énerve. Il insiste. C'est un garçon trop gâté. C'est son papa qui dit ça. Il dit souvent : « Tu le gâtes trop. Il est devenu capricieux. »

Silence

— Alors, sa maman le suit. Elle sourit mais elle est pas contente. Elle aimerait rentrer. Elle est trop fatiguée. Il y a trop de bruit avec toutes ces voitures. Elle lui attrape la main et la serre fort. Elle marche lentement. Lui, il se dit qu'ils marchent trop lentement. En plus, au feu, le petit bonhomme est vert et le temps qu'ils arrivent, il va devenir rouge et ils vont devoir attendre. Alors il avance plus vite, il tire la main de sa maman. Elle lui dit : « Doucement, mon cœur. » Au moment de traverser, le bonhomme est toujours vert. Alors l'enfant avance. Sa mère lui dit : « Non,

Si tu existes ailleurs

attends, il va bientôt passer au rouge. » Mais l'enfant tire encore et leurs mains glissent.

Voix du docteur Laurens :

— Continue.

Silence

— L'enfant a commencé à traverser. Sa maman crie. L'enfant a peur car il entend le moteur d'une voiture et au lieu de s'arrêter il se met à courir. Il entend sa maman hurler encore. En fait, il ne sait pas si c'est sa maman ou un klaxon, ou des pneus qui freinent. Il a tellement peur. Mais il arrive vite sur l'autre trottoir. Il est content. Il veut se retourner pour faire signe à sa maman, lui dire que tout va bien. Mais quand il se retourne, il la voit pas. Il n'y a que des voitures. Elles sont toutes arrêtées. Il y a plein de bruits aussi. L'enfant ne comprend pas pourquoi des voitures sont arrêtées alors que le bonhomme est rouge. Il ne comprend pas pourquoi les gens parlent tous très fort. Surtout, il ne comprend pas pourquoi il ne voit plus sa maman.

Silence

Voix du docteur Laurens :

— Continue.

Voix de l'enfant :

— En fait, maintenant, y a plein de gens autour de lui. Il les entend dire les mots « ambulance », « mon Dieu ! », « horreur ». Un monsieur s'approche, se baisse et l'oblige à se tourner pour ne pas voir la rue. Alors, l'enfant croit qu'il veut lui montrer sa maman : elle a traversé plus vite que lui, elle est de l'autre côté, elle l'attend. Mais il ne la voit pas. Alors, il veut voir de

l'autre côté mais le monsieur l'empêche. « Ne regarde pas petit », il lui dit.

Silence

Voix du docteur Laurens :

— Il y a d'autres personnes qui parlent à l'enfant ?

Voix de l'enfant :

— Oui. À côté du monsieur, il y a une dame, une grosse dame. Elle lui caresse les cheveux et elle pleure. Elle dit : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! » Elle dit aussi « c'est horrible ». Et aussi « pauvre enfant ». L'enfant ne comprend rien. Il sait pas ce que veulent ces personnes. Lui, il veut juste que sa maman se décide à traverser et vienne le chercher. Il en a marre de tous ces gens autour de lui. Mais elle tarde. Alors l'enfant se dit que c'est à cause des voitures qui se sont arrêtées au milieu de la rue qu'elle peut pas traverser. Il crie « maman », pour l'appeler. Pour qu'elle sache qu'il est là, au milieu de tous ces gens qui le cachent. Il a peur qu'elle ne le voie pas.

La grosse dame dit encore « pauvre petit ». L'enfant appelle encore très fort. Il est sûr que sa maman va l'entendre et va le rejoindre. Et puis il y a la sirène de la police. Il est un peu content quand même, il aime bien la police. Il entend encore la voix de la grosse dame.

Silence

Voix du docteur Laurens :

— Que dit-elle ?

Voix de l'enfant :

— Elle dit : « Mon Dieu, mon Dieu ! C'est de la faute de l'enfant. »

Si tu existes ailleurs

Silence

Voix du docteur Laurens :

— Et ensuite ?

Voix de l'enfant :

— Ensuite, j'ai pleuré.

Chapitre 1

18 mai 1981
Cabinet du docteur Laurens

Les deux enfants étaient assis face à face. Sur la table qui les séparait, des jeux, des feuilles de papier et des crayons de couleur les invitaient à partager un moment de détente. Mais ils s'observaient avec une insistance presque hostile. Noam se demandait qui était la fille qui occupait cette chaise d'habitude vide. Elle était plus âgée que lui. Quatre ou cinq ans de plus environ. Il avait décidé qu'il ne l'aimait pas et ne jouerait pas avec elle. Peut-être à cause de sa façon de le regarder ou de son air sévère. De toute façon, il aimait jouer seul. Il observa la maison qu'il avait commencé à construire lors de ses précédentes visites. Il ne restait plus qu'à placer les fenêtres et la porte d'entrée et elle serait terminée. Mais la présence de cette fille l'ennuyait. Il sentait son lourd regard sur lui, sur ses gestes. La fille se retourna et posa les yeux sur le miroir placé au centre d'un des murs de la petite salle. Noam, qui avait suivi son mouvement, se demanda pourquoi elle fixait cette glace puisque, de leurs places, ils ne pouvaient pas voir leurs reflets. Cette fille était vraiment bizarre. Il s'en désintéressa et chercha la dernière pièce de la maison, la porte. Où était-elle passée ? Il était certain de l'avoir vue quelques minutes auparavant.

*

Derrière le miroir, Aretha Laurens, les bras croisés, observait la scène. À ses côtés, une femme blonde, vêtue d'un tailleur chic, triturait un mouchoir en papier entre ses longs doigts. Des tics nerveux venaient perturber les rondeurs de son visage.

— Alors, qu'en pensez-vous docteur ? demanda-t-elle.

— Il est encore trop tôt pour se prononcer mais il ne semble pas la connaître.

— Et elle ?

— Je pense que si elle l'avait reconnu, elle l'aurait manifesté d'une manière ou d'une autre. En jouant avec lui par exemple. Or, elle paraît simplement étonnée, presque vexée, d'être mise en présence d'un enfant plus jeune qu'elle. Mais... nous ne pouvons être sûres de rien. Les enfants dissimulent très bien. Ils ont parfois besoin de temps pour exprimer leurs émotions. Il faudrait les amener à se revoir, à échanger.

— Non. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, rétorqua la femme blonde. Nous avons besoin de tourner la page, d'avancer.

— Est-ce à dire que vous refusez de collaborer ? interrogea le docteur Laurens d'une voix qu'elle voulut neutre mais dans laquelle perçaient les accents d'une déception.

— Oui. Il faut que tout cela prenne fin, s'exclama la blonde, excédée. Je suis désolée mais... voir ce petit garçon me bouleverse. Et je veux préserver ma fille.

Elle offrit une expression apitoyée au docteur comme si elle la suppliait de ne pas la juger trop durement.

— Je comprends votre point de vue, mais je me dois d'insister. Quelque chose nous a échappé dans cette histoire. Je ne sais quoi et je suis certaine que...

— Non, c'est fini ! asséna son interlocutrice d'une voix plus ferme. Je veux que nous reprenions une vie normale.

— Une vie normale ? répéta le docteur Laurens pour souligner l'incongruité de l'expression.

N° d'édition : L.01ELIN000253.N001
Dépôt légal : mai 2012